

# EXTÉRIEUR.

## ALLEMAGNE.

Vienne, le 25 mars.

M. le feld-maréchal-lieutenant Colli est nommé ambassadeur extraordinaire de la cour de Vienne près la cour de Naples : il résidait en cette qualité auprès de la cour d'Etrurie.

— S. A. R. le grand-duc de Bade a consenti que les corps des princes de la maison d'Hapsbourg, qui sont dans les tombeaux de l'abbaye de Saint-Blaise, fussent transportés à Vienne. En 1772, les corps des princes de cette maison, qui se trouvaient à Bâle et à Koenigsfelden, avaient été réclamés par les cantons, d'après un ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, et on les avait transportés à Saint-Blaise, où ils étaient restés jusqu'à ce jour.

(Gazette de Vienne.)

Francfort, le 30 mars.

Un grand nombre de négocians et fabricans de la Suisse et de la Suabe, qui, depuis plusieurs années, avaient cessé de fréquenter les foires de Francfort, se proposent de se rendre à la foire de Pâques; ils ont déjà commandé des logemens et des magasins. Tout annonce que cette foire sera assez brillante.

— Il passe par ici de gros transports de vins de France et des bords du Rhin, qui sont destinés pour le Nord, et principalement pour le Danemarck. (Idem.)

## WURTEMBERG.

Stuttgart, le 28 mars.

Le roi a accordé hier une audience particulière à M. le chevalier van Dedel, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Hollande. Ce ministre a remis à S. M. les lettres de félicitation de son souverain, à propos de l'heureux accouchement de la princesse Paul.

M. de Crumpipen, envoyé de S. M. l'empereur d'Autriche, a eu depuis peu plusieurs conférences avec notre ministre des affaires étrangères, M. le comte de Taube.

Le duc Louis, frère du roi, et actuellement feld-maréchal de la cavalerie, commande la garde royale. Il a en outre obtenu la propriété d'un régiment de chasseurs à cheval.

L'organisation des postes du royaume de Wurtemberg ne sera pas changée, comme le bruit en avait couru. Les quatre bureaux supérieurs qui existent continueront leurs fonctions respectives. (Publiciste.)

## ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 29 mars.

Il est arrivé aujourd'hui quelques détachemens de cavalerie et d'infanterie hollandaise, venant de l'armée du Nord. On attend encore plusieurs autres corps de ces troupes, et l'on se propose de faire à ces braves guerriers une réception très-magnifique.

(Gazette de France.)

Du 31 mars.

Le 29 de ce mois, S. M. a adressé au corps-législatif un message très-important, contenant le budget de 1808. Voici les dispositions principales de ce projet de loi :

Les dépenses de l'exercice de 1808 sont fixées à 75,000,000 de florins (le florin de Hollande vaut 2 fr. 17 c.) ; savoir :

Pour tous les ouvrages de digues, canaux, et autres compris sous le nom du département du Waterstaal... 5,000,000

Les intérêts de la dette publique, et pensions civiles et militaires... 42,263,367 18 14

La maison du roi, y compris la caisse secrète, frais de courriers, conseil et secrétairerie.....	1,906,356	13	4
Ministre de l'intérieur.....	616,910		
Celui de la marine et des colonies.....	6,200,000		
Celui de la guerre, y compris l'extraordinaire.....	10,440,149	14	
Celui de la justice et police..	1,403,786	16	
Dépenses imprévues.....	788,918	17	14
Total.....	75,000,000		

Les produits et revenus de toute nature étant insuffisans pour payer cette dépense, il sera émis pour 40 millions de papier, avec lequel on fera les paiemens ci-après :

1°. La moitié des intérêts de la dette publique, à compter du 1<sup>er</sup> février 1808 jusqu'au 31 janvier 1809, mais sans y comprendre les intérêts de la négociation de 40 millions, du mois de mars 1807.

2°. Aussi pendant un an, à compter du 1<sup>er</sup> avril 1808 ;

La moitié des appointemens, traitemens et émolumens des fonctionnaires publics au-dessus de 600 florins par an ;

Des pensions civiles et militaires au-dessus de 300 florins ;

Des appointemens des militaires dans l'intérieur du royaume, au-dessus de 1200 florins ;

Des appointemens des militaires en service hors du royaume, au-dessus de 2400 florins ;

Des appointemens des ministres auprès des cours étrangères, et des officiers supérieurs commandans dans nos ports, et autres de même sorte ;

Les municipalités, collèges et autres administrations publiques et particulières paieront leurs fonctionnaires et employés aussi pendant une année, et jusqu'à concurrence de moitié, avec ce papier, qui leur sera fourni par le receveur-général du département; les traitemens, pourvu qu'ils excèdent 600 florins par an, et les pensions 300 florins aussi par an.

Pour subvenir au paiement annuel des intérêts à 7 pour 100 de ce papier, et au remboursement du capital, il est établi une imposition annuelle de 3,000,000 de florins, répartie sur tous les départemens et dans les proportions portées au tableau joint au projet de loi.

(Journal de l'Empire.)

# INTÉRIEUR.

Paris, le 5 avril.

S. Ex. le grand chancelier de la Légion d'honneur, d'après l'ordre de Sa Majesté impériale et Royale, a adressé à S. A. I. le prince de Lucques et de Piombino, l'autorisation nécessaire pour accepter et porter la grande décoration de l'Ordre royal de Hollande.

La classe de la langue et de la littérature française de l'Institut tiendra demain, 6 avril, une séance publique.

Le 24 février, le sloop français l'Union, monté par 5 hommes, ayant coulé bas près de Dieppe, quatre des naufragés ont été sauvés malgré la tempête, par l'intrépidité et le dévouement des hommes de garde au poste de la jetée de Dieppe. Ceux qui se sont distingués dans cette circonstance sont les sieurs Halluin et Guilbot, sergent et caporal de la Garde nationale; les sieurs Masse, Etiemble, Vassa, Roussel, Lechelier, Ladam, Masson et Burette, fusiliers dans la même Garde; le sieur Foucard, caporal dans la 10<sup>e</sup> compagnie des canonniers gardes-côtes, et les sieurs Simon, Bellet et Courtel, canonniers.

Le 27 février, à 6 heures du soir, une jeune personne de Metz s'étant jetée dans la Moselle, dans un endroit très-dangereux, le sieur Lamontagne, ouvrier sellier, s'est aussitôt précipité dans la rivière pour la secourir, et est parvenu à la sauver. Le froid excessif qu'il faisait alors a mis en danger les jours du sieur Lamontagne, et il était encore très-malade dans les premiers jours de mars.

S. Ex. le ministre de l'intérieur a autorisé M. le préfet de la Moselle à accorder une gratification de 100 fr. à cet homme courageux.

## MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 9 février 1808, sur la demande de Louis-Aimé Bureau, négociant domicilié à Nantes,

Le tribunal de première instance à Nantes, département de la Loire-Inférieure, a ordonné une enquête pour constater l'absence des sieurs Julien-Jean-Baptiste et Etienne Bureau, partis en 1796 pour les Colonies.

Par jugement du 18 août 1806, sur la demande de la dame Marie-Claudine Méthet, femme procédant de l'autorité du sieur Laurent Jacquenod, laboureur, demeurant à Choux,

Le tribunal de première instance à Saint-Claude, département du Jura, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Joseph Mermet, disparu depuis plus de 30 ans.

Par jugement du 8 février 1808, sur la demande des mariés Antoine Jammé, et Marie-Anne Brandoux, et autres,

Le tribunal de première instance à Albi, département du Tarn, a déclaré l'absence de Jean Brandoux.

Par jugement du 29 janvier 1808, sur la demande de Jean et Françoise Bouquard, demeurans à Noroy-l'Archevêque, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Lure, département de la Haute-Saône, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre-François Henri, parti en 1793 pour le service militaire.

Par jugement du 25 janvier 1808, sur la demande d'Anne-Rose Demange, veuve Perrise,

Le tribunal de première instance à Lure, département de la Haute-Saône, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Baptiste Demange, parti en l'an 7 pour les armées.

Par jugement du 25 novembre 1807, sur la demande de Jacques Fosse, domicilié à Loisey,

Le tribunal de première instance à Mortagne, département de l'Orne, a déclaré l'absence de Jacques-Etienne Fosse, fils.

Par jugement du 24 août 1807, sur la demande de Michel-Gabriel Bailleul, tailleur d'habits à Bellesme.

Le tribunal de première instance à Mortagne, département de l'Orne, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Thomas Bailleul, parti en 1790 pour l'Amérique.

Par jugement du 9 décembre 1807, sur la demande de Louis Aupy, laboureur à Nozieres,

Le tribunal de première instance à St-Amand, département du Cher, a nommé le notaire Blanc pour représenter Louis Geoffrais, absent pour service militaire, dans les inventaire, compte, partage et liquidation de la succession de feu Marie Aupy, sa mere.

## LOTÉRIE IMPÉRIALE.

TIRAGE DE BORDEAUX, du 2 avril.

14. 73. 84. 16. 87.

TIRAGE DE PARIS, du 5 avril.

34. 22. 72. 35. 33.



## LITTÉRATURE. — MÉLANGES.

ESSAI SUR STACE, par feu M. Dureau.

(Continuation. — Voyez le numéro 61.)

Nous avons vu, en parlant de la *Thébaïde* de Stace, que, malgré l'austérité du sujet, la grâce est le caractère particulier du talent de ce poète; ce mérite domine aussi dans les *Sylves*, autre ouvrage de Stace; ce qui en fait une production charmante.

Ce mot *Sylves* (1) répond à notre mot *mélanges*. C'est un recueil de pièces fugitives et de petits poèmes, dont les plus longs n'ont pas trois cents vers. Le peu d'étendue de ces ouvrages ne donne plus le temps à notre auteur de montrer cette faiblesse de jugement, qui, dans une vaste composition comme celle de la *Thébaïde*, a laissé entre les différentes parties tant de disparates et d'incohérence. C'est l'imagination seule qui a fait tous les frais de ces compositions légères échappées à un talent facile, et fondues rapidement d'un seul jet. Stace ne mit pas plus de deux jours à l'*Epithalame de Stella*. Le *Villa Tiburtina* (2) de Vopiscus ne lui prit qu'un jour, et le *Bain d'Etruscus* l'intervalle d'un dîner à un souper. La rapidité de ces compositions a servi encore le talent de Stace: elle lui a laissé tout le naturel, toute la grâce, toute la vivacité d'une première inspiration; au lieu que dans sa *Thébaïde*, qu'il mit douze ans à travailler, qu'il commença, dit-on, à vingt-trois ans, et qu'il remania péniblement tant de fois, on découvre trop souvent les traces laborieuses de cette lime, qui use plus qu'elle ne polit; et de là, la plupart des défauts qui déparent la *Thébaïde*, cette chaleur de tête qui ne remplace jamais la chaleur d'âme, l'effort qui décele toujours la faiblesse. De là ces monstrueuses (3) alliances de mots, et ses recherches minutieuses, et tous les faux ornemens d'un style retravaillé à froid, et bizarrement tourmenté. Stace lui-même dans ses *Sylves* a la bonne foi de convenir de ce défaut de la *Thébaïde*. Il a dit dans un joli vers

*Et multâ Thebais cruciata lima,*

Cette *Thébaïde*, si torturée par la lima. Il appelle ailleurs sa *Thébaïde laboratas Thebas*, cette Thebes où j'ai tant labouré.

Ces *Sylves* ou *mélanges*, roulent sur différens sujets, dont quelques-uns ont si peu d'importance qu'on ne peut trop admirer les ressources qu'en a tirées sa féconde imagination. Dans plusieurs regne une fiction ingénieuse; il emploie avec art et convenance toute la machine poétique: il y fait intervenir les dieux les plus appropriés à la nature de son sujet: c'est l'épopée en miniature. Dans l'*Hercule de Surrentum*, il introduit Alcide, qui, avec cette vigueur indomptable que la fable lui donne, vient dans une seule nuit percer les rocs et aplâner tous les obstacles qui s'élevaient à l'érection du beau temple élevé à ce dieu par Pollux sur la côte escarpée de Surrentum. Dans l'*Epithalame de Stella*, c'est Vénus qui vient elle-même demander à Violantilla sa main pour le poète aimable qui l'a chantée si souvent; ce sont les amours enfantins qui sollicitent leur mère en reconnaissance d'une pièce de vers charmante, composée par Stella, sur la mort d'une colombe, et qui, s'il faut en croire les contemporains, valait celle de Catulle sur le moineau de Lesbie. Il fait dire à ces petits amours,

(4) *Proh! quanta est Paphii reverentia, mater,  
Nominis! hic nostrâ deflevit fata columba.*

(1) Le mot latin *sylva* signifie forêt; et l'on a donné ce nom à ces mélanges par l'analogie que l'on a cru trouver entre cette variété d'arbres et d'arbustes de toute forme et de toute grandeur qui composent une forêt, et un recueil de pièces de vers, les unes plus étendues, les autres moins, et diversifiées par leur rythme, ainsi que par les sujets qu'elles traitent.

(2) La maison de campagne de Tivoli.

(3) En voici une bien frappante, par exemple. C'est en parlant des Argonautes, qui faisaient mouvoir leurs puissans avirons de chaque côté du navire Argo.

*Geminis fragor ardua canit*

*Per latera,*

dit le poète; un double fracas blanchit sur les flancs escarpés du navire. Faire blanchir le bruit! Quelle monstruosité de style! Mais pour être juste, il faut convenir aussi que Stace a souvent de heureuses hardiesses; et c'est bien à tort, ce me semble, que M. de Laharpe, dans une de ses notes, a blâmé ces deux vers:

*Præunt vestigia mille*

*Auli fugam, absentemque ferit gravis ungula campum.*

Pope, qui avait autant de goût que de génie, au lieu de critiquer ces deux vers, les a traduits tout simplement dans sa forêt de Windsor.

(4) « Quel n'a pas été dans tous les temps, ô ma mère, mon respect pour votre divinité qu'on révere à Paphos! C'est lui qui a déploré le sort funeste de votre aimable colombe. » Trad. de Cormilole.

Il a fait un emploi non moins ingénieux de la machine poétique dans les pièces composées pour Domitien, l'une sur sa statue équestre placée près du lac Curtius, l'autre sur l'ouverture d'un de ses consulats, une troisième sur la voie Domitienne qui s'étendait de Rome jusqu'à Cumès. Dans la première, il introduit ce fameux Curtius qui avait fermé le gouffre de Rome en s'y précipitant; dans la seconde, Janus; dans la troisième, le Vultur, dieu du fleuve qui traversait la route, et enfin la Sibylle, vénérée à Cumès où cette route aboutissait. Ces fictions heureuses, outre le mérite poétique, ont encore l'avantage de rejeter sur ces divinités une partie de l'odieuse louange qu'il donne à Domitien. Ce même art se montre dans le *Genethliacum* (5) de Lucain, pièce composée en l'honneur de sa veuve, qu'on ne pouvait se dispenser de flatter un peu en flattant l'époux qu'elle regrettait. C'est Calliope qui vient célébrer un de ses fameux nourrissons, et qui laisse entrevoir la préférence qu'elle donne à l'auteur de la Pharsale sur celui de l'Iliade et de l'Énéide: préférence injuste si l'on veut, mais dont tout le tort est à la déesse, et dont le poète n'est plus responsable.

Jamais on n'a fait de la mythologie un emploi plus riche et plus ingénieux que Stace dans ses *Sylves*. Je n'ai que l'embarras du choix des citations. Je me bornerai à celle-ci. C'est dans la petite pièce intitulée: le *Bain d'Etruscus*.

*Hæc mallet nasci Cytherea profundo:*

*Hic te perspicuum melius, Narcisse, videres:*

*Hic velox Hecate velut et depresso lavari.*

Pour son berceau Vénus eût préféré cette onde;

Et toi, jeune Narcisse, ici te voyant mieux,

Tu serais de toi-même encore plus amoureux.

Phœbé même, Phœbé, de leur cristal éprise,

Eût voulu s'y baigner, dût-elle être surprise.

Parmi les pièces qui composent ce joli recueil, j'ai cru remarquer que la prédilection la plus générale était pour l'*Epithalame de Stella*. Mon ami, M. Delille, penche pour le *Genethliacum de Lucain*: moi, j'inclinerais pour l'*Hercule de Surrentum*. Mais que de choses charmantes dans l'Épître à Ménécrate, dans la *chevelure d'Earinus*, dans (6) l'*Hercules Epitrapezcos*, où se trouve ce vers si remarquable, en parlant de cet Hercule sculpté sur une petite table, et qui n'avait qu'un pied de haut:

(7) *Parousque videri  
Sentirique ingens.*

Que de grâce et de sensibilité, que de fécondité d'imagination et de richesse de poésie dans ses adieux à Métius Célor (8), et dans ses avis à Crispinus. Cette dernière pièce offre même des beautés d'une grande élévation. Ce jeune Crispinus avait eu une affreuse mère, qui avait tenté de l'empoisonner. Elle avait été punie par Domitien. Stace, en indiquant légèrement ce crime, veut se livrer d'abord à un juste mouvement d'indignation:

(9) *Infestare libet manes, meritoque precatur  
Pacem ausserit rogis; sed te, puer optime, cerno  
Electantem justis, et Italia dicta parentem.*

Le discours que Stace met dans la bouche du fils est plein de noblesse, de décence: c'est-là que se trouve ce beau vers appliqué par le chancelier de l'Hôpital à la journée de la Saint-Barthélemi: ce qui prouve en passant combien la lecture des *Sylves* était familière alors:

(10) *Excitat illa dies avo, nec postera credant  
Sæcula.*

Après ce discours du fils, le poète reprend la parole par ce magnifique vers:

(11) *Macte animo, juvenis; sic crescunt crimina matris.*

Dans le charmant recueil de ces *Sylves*, destinées la plupart à peindre des objets riants, il s'en trouve (12) cinq qui roulent sur des sujets lugubres.

(5) L'anniversaire de la naissance.

(6) Mot grec qui signifie sur une table.

(7) Vu en petit, l'on sent qu'il est colossal.

(8) La première de ces deux est intitulée dans l'original, *Propempticon*, mot grec qui répond au *prosecutio* des latins, l'action d'accompagner un ami à son départ; l'autre, *Protrepticon*, autre mot grec qui signifie exhortation.

(9) « Non, je ne puis m'empêcher de maudire ses mânes. Que ne puis-je par mes imprécations lui arracher la tête du tombeau!... Mais, ô pieux jeune homme, vous me fermez la bouche, et je vous vois prêt à me dire. » Trad. de Cormilole.

(10) « Puisse à jamais la mémoire de ce jour odieux! que la postérité ne puisse croire à l'existence d'un tel crime! » Traduction de Cormilole.

(11) Courage, jeune homme; ainsi s'aggravent les crimes de ta mère.

(12) Je ne parle pas d'une sixième, qui ne fut jamais achevée, et dont ce qui reste est rempli de lacunes.

bres. Ce sont des complaintes funèbres sur la mort des personnes qui intéressaient ou notre poète ou ses protecteurs. Toutes ne sont pas à beaucoup près du même mérite, quoiqu'on retrouve dans toutes le talent gracieux et l'imagination brillante de l'auteur. Dans le nombre, la complainte sur la mort du jeune Glaucias, esclave favori d'Atédus Mélior, et celle sur la mort de Priscilla, femme d'Abascantius, ministre de Domitien, me paraissent des ouvrages charmans, et à peu de chose près irréprochables.

M. de Cormilole, traducteur de Stace, me semble s'être mépris sur le caractère du talent de cet auteur. Il l'appelle l'Young des Latins, trompé sans doute par la nature de quelques-uns des sujets que Stace a traités. Je l'avouerai avec franchise, jamais rapprochement ne m'a paru moins indiqué. Comment M. de Cormilole, qui vient de nous donner la traduction des *Sylves*, n'a-t-il pas reconnu que, si dans ces complaintes funéraires le fond du sujet est lugubre, les détails, loin d'être sombres et attristans comme dans le poète anglais, sont presque toujours gracieux et même riants.

Voyez dans la complainte sur la mort du père d'Emescus:

*Felix, ah! si longa dies, si cernere vultus  
Natorum, viridesque genas tibi justâ dedissent  
Stamina: sed mediâ cecidit abrupta juventâ  
Gaudia, florentesque manu scidit Atropos annos,  
Qualia pallentes declinant lilia culmos,  
Pubesque rosâ primos moriuntur ad auros,  
Aut ubi verna novis expirat purpura pratin.  
Illa, sagittiferi, circum volitantis, amoris,  
Funera, maternoque rogos unxistis amomo;  
Nec modus aut pennis, laceris aut crinibus ignem  
Spargere, conlataque pyram stuxere pharetra (13).*

Je le demande, n'est-ce point la grâce qui prédomine dans ces vers charmans?

La Sylve sur la mort de Priscilla est toute de ce ton. Voyez ces vers qui la terminent:

*Quid nunc immodicos, juvenum lectissime, fletus  
Corde foves, longaque velas exire dolores?  
Nempè times ne Cerberæ Priscilla tremiscat  
Lustratus? Silet ille piis. Ne tardior adsit  
Navita, proturbetque vadis? Fehit ille merentes  
Protinus, et placidos manes locat hospite cymbâ.  
Pratercâ, si quando pio laudata marito  
Umbra venit, jubet ire facies Proserpina lætas,  
Egressasque sacris veteres heroidas antris  
Lumine purpureo tristes aperire tenebras;  
Sertaque, et Elysios anima prosternere flores*

Pourquoi donc maintenant te noyer dans les larmes? Le chien des morts peut-être excite tes alarmes? Tu crains pour Priscilla ses triples hurlemens. Sois tranquille: il se tait pour tous les cœurs aimans. Crains-tu que des enfers le nautonnier sauvage Long-tems ne la retienne au ténébreux rivage? Non, il sait distinguer les bons, comme il le doit; Et sa barque obligeante à l'instant les reçoit. Bien plus, s'il vient une ombre à son époux fidèle, Et, comme Priscilla, des vertus le modèle, Proserpine l'accueille aux brillantes clartés De cent flambeaux joyeux marchant à ses côtés; Et tout le cœur entier des chastes héroïnes S'empressant de sortir de leurs grottes divines. Lui trace en la nuit sombre un lumineux chemin jonché des belles fleurs du fortuné jardin.

Q'on ne s'arrête point à cette faible version de mon fils; qu'on relise dans l'original ce morceau enchanteur; et certainement l'on sera frappé, comme moi, de cet éclat de couleurs douces et riantes dont il a su éclairer les teintes sombres d'un pareil sujet. Ce joli vers, qui est totalement effacé dans la traduction,

*Lumine purpureo tristes aperire tenebras,*

semble avoir été fait pour servir d'épigraphie à ces complaintes funéraires.

Ce caractère d'une sensibilité douce et d'une grâce aimable se retrouve jusques dans la peinture de l'agonie de Priscilla, qui semblait n'offrir que des détails lugubres et attristans.

(13) « Heureuse et trop-heureuse mère! si les Parques moins rigoureuses t'eussent accordé la douce satisfaction d'élever tes enfans, de voir les fleurs de la jeunesse s'épanouir sur leur visage! mais ta joie fut de courte durée; et le ciseau de l'impitoyable Atropos trancha au printemps de ta vie la trame de tes jours. Ainsi le lys mourant laisse tomber sa tête sur sa tige affaiblie. Telle la rose naissante disparaît au premier souffle des autans. Telle aussi la printanière violette expire dans les prés, étouffée sous l'herbe nouvelle. Vous voltigeâtes autour de son bûcher, tendres Amours, et vous y répandîtes l'essence précieuse de l'amour, si cher à votre mère. On vous vit arracher les plumes de vos ailes et même de vos cheveux pour les jeter dans les flammes. Un second bûcher, composé de vos fleches; de vos carquois, fut consumé pour honorer ses funérailles. » Liv. III, Sylv. III, trad. de Cormilole.



*Junque cadunt oculus, oculis que novissimus erat,  
Obfusque aures, nisi cum vox sola moris  
Noscitur. Illum unum mediâ de morte reversa  
Mens videt : illum ægris circumdat fortiter ulnis  
Immotas oboersa genas ; nec sole supremo  
Lumina , sed dulci manvult satiare marito.*

Je cite avec plus de confiance la version qu'il en a faite, parce que l'original, à ce qu'il me semble, y perd un peu moins.

Déjà tout s'éteignait : son errante paupière  
Se lasse à retrouver une lueur dernière.  
Elle n'entend plus rien, si ce n'est cette voix  
D'un époux que son cœur entendit tant de fois.  
Du milieu de la mort un instant réchappée,  
Son ame de lui seul est encore occupée :  
Elle ne voit que lui. Sa défaillante main  
S'efforçait de serrer son époux sur son sein.  
Vers lui seul s'est tourné l'immobile visage ;  
Et d'un dernier regard elle recherche l'usage  
Pour repaître ses yeux, non des rayons du jour,  
Mais des traits d'un époux si cher à son amour.

C'est dans ces chants funebres qu'il a su employer habilement le contraste heureux de comparaisons prises de scènes champêtres et d'objets rians. Quoi de plus agréable que ces vers où il compare Priscilla consumée par une langueur secette qui flétrit insensiblement tous ses charmes à ce pin altier, la gloire des forêts, qui, atteint dans sa racine par la piquûre du ver :

*Deficit, ac nulli spoliata reventurum aura.*

Languit, et dépouillant sa longue chevelure  
Ne rend plus aux zéphirs murmure pour murmure.

Vous retrouverez le même charme et la même grâce dans cette autre comparaison de la même Sylve :

*Foot anxia curas*

*Conjunctis, hortaturque simul, flectique labores.  
Ipsa dapes modicas, et sobria pocula tradit,  
Exemplumque ad herile monet, velut Appula conjux.  
Agricole parci, vel sole infecta sabino,  
Cum videt emeriti jam prospectantibus astris  
Tempus adesse viri, properet mensaque torosque  
Extruit, expectatque sonum redeuntis atrati.  
C'est elle de sa main qui veut soigner ses maux ;  
Elle excite à-la-fois et distrait ses travaux.  
Elle veille à ses mets, dispense avec mesure  
Sa frugale boisson, sa sobre nourriture.  
Elle donne l'exemple, et son époux le suit.  
D'un soin moins attentif dans son humble réduit  
Du laboureur sabin l'épouse barbare,  
Quand le soir va finir la champêtre journée,  
Dresse le lit, la table ; et soigneuse se tient  
Pour écouter le bruit du couvre qui revient.*

Et quand le sujet de la comparaison cesse d'être neutre, la nouveauté piquante de l'expression y supplée, comme dans celle-ci que je citerai encore, parce qu'elle est très-courte :

*Seu necia falsis*

*Silva comas tollit, fructumque (14) exspirat in umbras.  
Tel l'arbre, si le fer ne couvrait le feuillage,  
Va dissiper le fruit en un stérile ombrage.*

Une grande difficulté dans ces sortes d'ouvrages qui, presque tous, étaient commandés à l'auteur, c'est que la douleur paraisse vraie, n'ait point un air factice, et, pour ainsi dire, de commande, comme les vers. Je crains que ce défaut ne se fasse sentir dans ceux-ci. Après avoir parlé de la mort du vieux Etruscus à quatre-vingts ans, il ajoute :

*(15) Hic masti pietas me poscit Etrusci  
Qualia nec sinit moderantur carmina supes,  
Nec fati jam certus ulor, savigne marito  
Terreo.*

Certes, une vraie douleur ne s'amuserait point à citer ni les sirènes, ni le cygne mourant, ni l'épouse du barbare Térée. Il y a aussi quelque maladresse dans le tour qui amène ces vers :

*Hic masti pietas me poscit Etrusci.*

Il semble que le poète soit aux gages du jeune Etruscus, comme ces pleureuses qu'on payait aux enterremens. De pareilles fautes, si elles étaient fréquentes, tueraient tout l'intérêt de ces pièces, mais elles sont si rares que c'en est, je crois, le seul exemple.

(14) Littéralement *exhale*.

(15) « C'est aujourd'hui que la pitié de son fils réclame de ma lyre des sons tels que n'en entendaient jamais les rochers de Sicile, des sons plus doux que ceux du cygne mourant, ou de la tendre Philomèle, expirante sous le fer du barbare Térée. » Trad. de Camille.

On peut remarquer aussi, dans son *Epidium* (16) sur son père, quelqu'appât dans les tournures et un peu d'affectation dans la douleur. On peut critiquer encore, et avec beaucoup de raison, un passage (17) de la complainte sur la mort de Philéas notablement défectueuse, et où se retrouve toute l'enflure et le mauvais goût qui dépare trop souvent la *Thébaïde* ; et voilà l'inconvénient de traiter deux (18) fois un sujet, dont le fonds et tous les accessoires sont exactement les mêmes. D'abord on se livre aux premiers sentimens qui sont vrais ; on saisit les premières idées qui sont justes ; on trace les premières images qui sont naturelles ; et l'expression se trouve alors vraie, juste et naturelle comme les idées, les images et les sentimens : lorsqu'ensuite on revient sur le même fonds, on veut renchéir sur ses premières idées, et l'on tombe dans l'exagération ; on veut être encore neuf dans un sujet qu'on a épuisé, et l'on devient bizarre.

Une critique sage pourrait encore relever dans les Sylves quelques vers de mauvais goût, quelques expressions où il y a de la recherche et de la manière ; mais ces fautes sont rares, et d'ailleurs elles sont bien rachetées par le mérite général de la composition, et par tout ce qu'il y a de piquant et d'aimable dans les détails.

Aussi les Sylves ont-elles fait de tout tems les délices des hommes de lettres familiarisés avec les langues et les usages anciens. Scaliger, dans sa Poétique, reconnaît à Stace un talent tout particulier pour ce genre d'ouvrages. *Plût aux Dieux*, dit Sabellicus dans ses Annotations, que Stace n'eût employé son talent qu'à faire des Sylves. Rien de plus aimable, de plus poétique, de plus gracieusement coloré.

Dans ce joli vers par lequel Sidonius Apollinaris caractérise les Sylves,

*Pingit gemma prata silvarum,*

on sent tout le charme qu'il avait éprouvé à la lecture de ces mélanges. Les Sylves étaient classiques du tems d'Ange Politien, et s'il faut en croire la Chronique esclavonne d'Hermold, l'*Achilleïde* a joui aussi de cet honneur.

## VARIÉTÉS.

*Fragmens sur la Grèce moderne, par feu M. Dansse de Villison.*

Tous les insulaires de l'Archipel aiment passionnément leur pays ; ils préfèrent leur rochers arides et peclés aux plus agréables séjours, comme Ulysse préférerait Ithaque à tout l'Univers : ils vous demandent sans cesse s'il y a quelque chose de plus beau ; ils trouvent tout admirable dans leur pays. Ils se disputent toujours entre eux sur la prééminence de leur patrie. Il est très-difficile d'engager une fille un peu bien née à se marier dans une autre île, et elle se croirait déshonorée si elle vendait son bien, quand même, au lieu de lui rapporter, il lui serait onéreux. Un grec des îles ne vendra jamais son patrimoine, dût-il même se voir obligé de vivre dans une autre île, et d'en perdre les revenus. De même les anciens Grecs, et sur-tout les Lacédémoniens, d'après Héraclide, regardaient comme une honte de vendre leur héritage.

(16) *Epidium*, chants funebres prononcés sur le corps avant qu'il fût inhumé. *Epidium* vient de deux mots grecs, *epi*, sur, et *dedo*, funérailles.

(17) Voici ce passage :

*Vile modo limine adulta  
Nectens tendebat juvenum pulcherrimus ille  
Cum tribus Eloiis unam tricerida lustris.*

Ces premiers vers sont bien faits. On ne peut exprimer d'une manière plus poétique que Philéas touchait à sa dix-huitième année ; mais le poète ajoute :

*Attendit toros tristes Rhamnusia vultu,  
Et primam implevitque toros, oculisque nitorem  
Audidit, et solito sublimius ora levavit,  
Heu ! misera jethale faciens, seseque ridendo  
Torsit, et invidiam mortemque amplexa, jacenti  
Injectis nexu, carpitque immitis adunca  
Ora verenda manu.*

« Ce jeune homme, le plus beau qu'on ait jamais vu, touchait au terme de son adolescence, avait à peine atteint sa dix-huitième année, lorsque la triste Némésis tourne sur lui ses yeux jaloux. Elle augmente son embonpoint, donne plus d'éclat à ses yeux, et rend son air plus radieux que de coutume. O trompeuse faveur pour cet infortuné ! alors elle se tord les mains de rage : elle court embrasser et l'Envie et la Mort, les amène avec elle ; et toutes trois jettent le filet sur leur proie : leurs doigts cruels mutilent sa beauté. » Trad. de Cornilione.

L'idée de Némésis qui, avant de frapper le coup mortel, se complait à parer sa victime, à l'embellir, et qui est torturée de jalousie en voyant cet excès de beauté, qui n'est que son ouvrage, et qui dans l'idée du poète n'est que l'appât du sacrifice, tout cela, il faut l'avouer, est d'un goût détestable.

(18) La complainte sur la mort de Glaucias et celle sur la mort de Philéas, deux esclaves favoris.

Les femmes grecques n'ont point ordinairement cette beauté qu'on admette dans leurs statues ; elles sont plutôt jolies que belles ; mais toutes ont les yeux beaux, le nez tombant perpendiculairement, le coup un peu long. Leur sang a été gâté par celui des Turcs, sur tout dans le tems où on enlevait avec le caratch un certain nombre d'enfants des deux sexes dans chaque village ; ce qui n'a plus lieu maintenant.

Les plus belles des insulaires sont celles de Tine et de Siphante, sur-tout des villages de ces deux îles ; à Patmos, à Santorin, à Stampalie, elles ne boivent jamais de vin.

Les femmes grecques sont ordinairement fort fécondes, et nourrissent elles-mêmes leurs enfans.

Les filles se marient très-jeunes dans l'île de Stampalie : ordinairement à onze, à douze ans, quelquefois même avant d'être nubiles. Ces mariages précoces étaient plus fréquens avant le règne du capitaine pacha actuel qui entretient une bonne discipline ; autrefois les pères et mères craignaient que les Turcs ne disposassent de leurs filles malgré eux. A Patmos, on les fiance de bonne heure ; à dix, à onze ans, quelquefois, et on ne les marie que deux à trois ans après. A Thermie, elles se marient également très-jeunes.

Les femmes grecques ont beaucoup d'or, de perles et de diamans, de bagues et croix : j'en ai vu, dans les îles, qui avaient pour deux mille piastres de bijoux, et qui n'en avaient pas cent cinquante de rente.

Les femmes, dans les îles, passent leur vie à filer du coton avec leurs servantes ; elles vivent dans une grande familiarité avec ces domestiques qui pour la plupart, sont aussi bien élevées que leurs maîtresses.

Les Grecs redoutent singulièrement ce qu'on appelle le mauvais œil. C'est une ancienne superstition. Ils ont conservé les idées de leurs ancêtres sur la puissance de la magie. Il y a encore plusieurs fontaines et cavernes auxquelles on attribue la vertu de guérir certaines maladies.

Dans l'Archipel et dans tout le Levant, on ne mout point le café : on le pile avec un pilon de fer dans un mortier de bois ; ce qui rend le café plus fin, et est plus économique. Dans la plupart des îles, on le prend sans sucre. En général, on n'emploie presque point de sucre. Toutes les pâtisseries des Grecs ne se font qu'avec du miel. C'est sur-tout à Stampalie et à Syra qu'on trouve la meilleure sauge, principalement celle qu'on recueille à la rosee du commencement et de la fin de mai, et qui croît dans les endroits à l'abri du soleil ; on en fait ce que les Turcs appellent *tsai roumi*, c'est-à-dire le thé des Grecs : c'est une liqueur fort agréable et stomachique, mais elle est très-échauffante en été.

Le défaut de pâturages oblige les Santoriniotes à envoyer leurs mulets, depuis la fin de novembre jusqu'au mois d'avril, à la *Pallata Kammenn* (vieux île brûlée) où ils trouvent de l'herbe, mais point d'autre eau que celle de pluie. On dit qu'ils en reviennent gros et gras. Mais on a soin, les premiers jours, de leur donner peu à boire, parce qu'en ayant perdu l'habitude, ils deviendraient malades.

Les villes les mieux bâties dans les îles sont Scio construite à la génoise, Milio, Paros, Siphanto ; il y a de belles maisons à Zéa.

Les rues des îles sont fort étroites, et remplies de cochons qui en ferment le passage ; celles de Stampalie et de Serpho sont si peu larges, qu'on n'y peut pas y transporter un mort sur le *kataleto* ; des hommes le mettent sur un vieux tapis, et l'emportent sur leurs épaules jusqu'à l'église qui est hors du village. Les escaliers qui avancent dans les rues, prennent la plus grande partie du chemin, et heurtent la tête des passans des deux côtés.

On ne trouve des fenêtres dans presque aucun des îles, mais seulement des contrevents, ou volets de bois qu'on laisse ouverts toute la journée.

Les chambres des gens riches sont ornées de mauvais portraits achetés à Naples, à Venise, à Ancône ; point de tables à écrire, de mauvaises serrures ; la plupart des portes très-basses, sur-tout celles des églises, de peur que les Turcs n'y entrent à cheval ; une grande pièce par bas, et une échelle qui mène à la chambre à coucher.

Les lits sont si élevés, qu'on est obligé de grimper sur une chaise ou sur une table pour s'y mettre : sous ce lit, on a placé une espèce de boîte ou de petite retraite où couchent les domestiques.

Il y a de belles tours ou pavillons de campagne dans les îles de Naxie, d'Andros et de Méthone. Dans cette dernière île, quand on marie une fille, on lui donne ordinairement une maison de ville et une plantation d'oliviers, au milieu de laquelle est située la tour. Il y avait de semblables tours dans les campagnes des Athéniens.

Un des plus grands fléaux du Levant, ce sont les vers qui rongent les livres, et y font infiniment



plus de ravages que dans nos contrées. Toutes les bibliothèques des jésuites à Salonique, Scio, Santorin, Naxie, et même à Constantinople, tombent en poussière : les manuscrits même de parchemin, subissent le même sort, quoique plus tard. Aussi trouve-t-on dans l'Europe chrétienne, en Angleterre et à Paris, des manuscrits grecs beaucoup plus anciens que ne le sont ceux du mont Athos, de Patmos et de toutes les autres bibliothèques du Levant, que j'ai examinées. Des livres que j'avais apportés avec moi de France étaient tout rongés de vers en deux ans.

A Patmos, et dans quelques monastères du mont Athos, les moines sont obligés de se servir de livres manuscrits pour le chœur; ce qui fait que, malgré la crasse ignorante des Grecs, il y en a encore quelques-uns qui savent lire les missels qu'ils n'entendent pas. Le peu de soin que les moines grecs prennent de leurs livres, contribue beaucoup à les gâter. Dans presque tous les monastères du mont Athos, dans la plupart des bibliothèques que j'ai vues, ils sont entassés pêle-mêle dans de grands coffres, livrés à l'humidité. En examinant, dans l'île de Siphanto, les missels du monastère de Brisi, je vis trois souris sortir de ce *bibliothaphos* (tombeau de livres).

Dans plusieurs maisons, à Athènes et à Couhrouchisme, chez le prince Constantin Morousy et au Fanal, les domestiques chassent les mouches, et donnent de l'air avec un éventail : c'est encore un usage ancien. *Terent. Eunuch. acte 3, scène 5.*

Les bals des Grecs sont aussi monotones que leurs chants. C'est toujours la même danse, la *romika*, qui a été si élégamment décrite dans l'ouvrage de M. Guys. Les Albanais ont une danse qui ressemble à la danse pyrrhique ou guerrière des anciens; l'habit des Albanais me paraît le même que celui des anciens peuples de l'Épire. — Les danses sont toujours au son de la lyre. Mais quelle lyre! C'est ici qu'on peut appliquer l'ancien proverbe : *onos pros lyran*, un âne à côté d'une lyre. Les musiciens chantent des airs qu'ils composent quelquefois sur-le-champ; car il y a beaucoup d'improvisateurs dans la Grèce. Ils donnent des sérénades à leurs maîtresses le premier jour de l'année.

Il y a une ancienne colonne à Tine, où on attache les voleurs, nus jusqu'à la ceinture; on les frotte de miel, et on les expose ainsi pendant une heure aux mouches et aux ardeurs du soleil, après les avoir promenés sur un âne, la tête tournée du côté de la queue...

La bastonnade sur la plante des pieds ne fut pas inconnue aux anciens. *Voyez Liban, ep. 119, p. 532.* Sous l'empereur Maurice, en 583, on empala par le cou un magicien nommé Paulin, selon *Theophyl. Simocatta. Histor. l. 1. c. 11. p. 23...*

Les anciens Grecs connaissaient un spectacle qu'on a tant de fois cité comme une invention des barbares, je veux parler du *Combat des taureaux* : il s'en donnait à Larisse, à Ephèse, à Athènes et aux fêtes d'Eleusis. *Artemid. liv. 1. cap. 9. p. 15...*

A Patmos, on voit les étudiants et les notaires se promener avec une écritoire suspendue à la ceinture. Nicetas Choniata (*in historid. 382.*) rapporte que les Français, après la prise de Constantinople, pour tourner en ridicule les Grecs, portaient à la main une écritoire.

Les Turcs de Ténédos prennent les plus beaux marbres de la Troade pour faire des tombeaux. J'ai été à Ténédos chez un marbrier turc qui faisait ces tombeaux. Tous les Grecs de Miconi bâissent avec les marbres couverts d'inscriptions, qui se trouvent à Délos.

Ordinairement, les Grecs et les Turcs enduisent de chaux ces marbres, en croyant les embellir; c'est ce qui efface la plupart des inscriptions. C'est ainsi qu'un capucin a couvert de chaux le monument qu'on appelle vulgairement à Athènes la *Lanterne de Démosthène*. Le capitaine-pacha a pris les plus beaux marbres de Cos et de Mételin, et ceux par conséquent où il y avait des inscriptions, les a fait enduire de chaux, et les a employés à la construction des kiosques qu'il a dans ces deux îles.

Quand les Grecs modernes donnent à dîner à un étranger, ce qui est fort rare, alors, le jour même, un parent vient vous avertir que le dîner va être servi. C'était l'usage des anciens, d'avoir de même des *monitores*, comme dit Térence, *Heautontimorumenos*, acte 1, scène 1, *monere oportet me hunc vicinum*, etc. On met souvent des fleurs sur la table; c'est un ancien usage : on entasse des pyramides de viandes mal apprêtées. Les parents servent à table. A une note, à Scio, il y avait cinquante personnes à table, autant de poules que de convives, et vingt-cinq dindons; le tout était servi avec la même profusion. Les femmes et les filles de la maison ne sont jamais à table, et mangent avec les domestiques. A Andros et dans d'autres îles, ce sont les filles de la maison qui servent à table.

Entre les premier et second services, ils se mettent ordinairement à chanter, et le plus sou-

vent des airs d'église; car ce sont ceux qu'ils chantent le plus volontiers lorsqu'ils veulent se divertir. Vous entendriez des mariniers en barque vous chanter une partie de l'office, comme autrefois les gondoliers de Venise récitaient le Tasse. Rien cependant de plus triste, de plus languissant et de plus monotone que la musique des Grecs, dont la plus grande perfection consiste à chanter du nez : ils aiment beaucoup un chanson sur les ravages que les Albanais ont commis. Leurs chansons sont ordinairement très-longues : ces rapsodies absurdes tiennent lieu de ces ingénieux et agréables *skolia* que les anciens chantaient à table. Quelquefois aussi ils font venir des joueurs de lyre et des chanteurs comme chez les anciens Grecs. Tous à-la-fois boivent à la santé de chacun des convives; et quand ils veulent honorer quelqu'un, ils boivent trois ou quatre verres en son honneur. Les Grecs ne font jamais des festins sans se griser et sans faire beaucoup de tapage.

Anne Commène (*Alexiad.*, liv. 9, p. 254) rapporte que, pendant que son père Alexis Commène, dormait à côté de sa femme l'impératrice, il y avait une jeune femme de chambre qui veillait toute la nuit, et qui était occupée à chasser les mouches avec un éventail. Cet usage s'est conservé à Zéa. On lit un autre trait encore plus singulier dans Zonaras, tom. 2, p. 233 : « Lorsque l'impératrice Zoë était couchée à côté de l'empereur (Romain Argire III), elle faisait appeler Michel, alors chambellan de l'empereur et son amant, ensuite empereur sous le nom de Michel IV, pour lui frotter et masser les pieds. » C'est une coutume qui règne encore parmi les dames de Constantinople.

On a conservé dans le royaume de Naples plusieurs usages grecs. Par exemple, à Nola, dans le tems des vendanges, les gens de la lie du peuple ont le privilège de dire aux plus grands seigneurs et aux dames même qu'ils rencontrent, toutes les injures qui leur passent par la tête. Ceux qui usent le plus de cette liberté sont les vendangeurs. Cette coutume a fourni à Louis Transilto le sujet de son fameux poème intitulé : *Il Vendemiatore*, dont la première édition a paru à Naples en 1534, in-4°.

Le soir de la Saint-Jean, je vis à Zéa toutes les demoiselles grecques et toutes leurs servantes rassemblées chez M. Joseph Panguls, consul d'Angleterre : elles étaient ceintes de *klédonia* : ce sont des pommes qu'elles ont mises tremper dans l'eau la veille. Elles gravent dessus leur nom, les ornent de fleurs et de rubans, et, après les avoir retirées le soir de la Saint-Jean, les gardent avec soin. Si elles se fanent bientôt, c'est mauvais signe; si, au contraire, elles se conservent long-tems, c'est un bon augure, une preuve qu'elles vivront long-tems, et qu'elles se marieront dans l'année.

Ils évitent avec soin de tourner les pieds du lit contre la porte, parce qu'ils y verraient un augure de leur mort prochaine, attendu que c'est de cette manière qu'on place les morts sur leur bière. « *In portam rigidos calces extendit.* » Juven..

Le dimanche, 10 juillet 1785, je vis à Thermia l'enterrement d'une femme; elle était parée de ses plus beaux habits, le visage découvert, portée sur le *kataletto* ou lit funéraire. Les autres femmes suivaient le corps. On distinguait sa fille qui les précédait, par ses cheveux épars qu'elle tirait et tordait de tems en tems, en élevant des cris lugubres dont le refrain était : *Mana mou! mana mou! kako opou patha!* (1) Les autres parents avaient aussi les cheveux épars. Les prêtres, un cierge à la main, attendaient le cortège à l'église. Ils récitèrent d'abord des prières; ensuite ils dirent : « Parents, amis, venez donner le dernier baiser à notre sœur. » Sa fille s'approche la première, en se déchirant les cheveux et en criant : *Mana mou!* Cet usage est très-dangereux, quand la personne est morte de peste ou de maladie contagieuse. Après l'*aspasmos* ou la cérémonie du baiser, presque tout le monde sortit; il ne resta qu'une seule femme pour déshabiller la morte; elle ne lui laissa qu'une longue chemise. Un *papas* récita encore quelques prières, et donna le premier coup de hache. Deux hommes ensuite leverent la terre, et jetèrent le corps dans la fosse.

A Zéa, à Thermie, à Stampalie, et dans beaucoup d'autres îles, on enterre dans les églises.

A Egine, j'ai vu le mari et la sœur d'une jeune femme venir pleurer sur sa tombe le lendemain de ses funérailles; et la couvrir de pierres; elle était enterrée près d'une chapelle au milieu des champs.

Dans les enterremens des riches, on paie beaucoup de pleureuses ou de *praxica*, comme j'ai vu à Naxie, le 20 janvier 1786.

(Extrait des *Annales des Voyages*, de la Géographie et de l'Histoire.)

(1) Ma mere! ma mere! que j'ai de douleur!

## COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

### CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b <sup>o</sup> ...	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant....	56 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg....	180	179 $\frac{1}{2}$
Madrid eff....	15 80	15 65
— vales.....		
Cadix effec....	15 80	15 65
— vales.....		
Barcelonne eff..		
Lisbonne.....	445 r	455 r
Livourne.....	504	501
Naples.....		
Milan.....	7 <sup>1</sup> 17 <sup>s</sup> 6d. p. 6 <sup>t</sup>	7 <sup>1</sup> 18 <sup>s</sup> 6d. p. 6 <sup>t</sup>
Bâle.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort....		
Auguste.....	250	248
Vienne.....	115	
St.-Petersbourg.		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille.....	pair.	1 p.
Bordeaux.....	pair.	1 p.
Montpellier....	p.	
Gênes effect....	4 74	4 71
Genève.....		160 $\frac{1}{2}$

### EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 c. j. du 22 mars 1808	84 fr. 50 c.
Idem. Jouis. du 22 sept. 1808.....	82 fr. c.
Bons de remboursement.....	fr. c.
Provisoire.....	fr. c.
Bons an 7.....	fr. c.
Bons an 8.....	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr. ....	1260 fr. c.

### Entreprises particulières.

Actions des Ponts, j. du 1 <sup>er</sup> janv..	1145 fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

### SPECTACLES.

*Académie impériale de Musique.* Aujourd'hui, Relâche.

*Théâtre-Français.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Rhadamiste, et la Jeunesse d'Henri V.

*Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois.* Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, l'Ordre et le Désordre, et les Voyageurs. M. Chazelle continuera ses débuts par le rôle de Bauval. — Vendredi, la 1<sup>re</sup> rep. de Bon Naturel et Vanité.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.* Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, l'Auberge de Bagneres, et Picaros et Diégo.

*Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.* Aujourd'hui, le Prix, la Vallée de Barcelonnette, et les Pages.

*Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple.* Aujourd'hui, le Mariage du Mélodrame et de la Gaîté, les Pêcheurs Catalans, et les Amans du Pont-aux-Biches.

*Cirque Olympique de MM. Franconi fils.* Aujourd'hui, ...

*Panorama.* Les vues d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

*Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal,* l'entrée par la Cour des Fontaines, n° 1<sup>er</sup>, Concert tous les jours, à huit heures du soir.

*Cabinet de physique et de psychagogie de M. Lebreton,* rue Bonaparte, abbaye Saint-Germain, n° 5. Ce Cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir. — Les séances seront alternativement remplies par les expériences sur le vuide, l'électricité, les gaz, et par des jeux hydrauliques. — Prix des places, 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50 c.

*Théâtre de la Nouveauté, rue de la Nouvelle Saint-Honoré, hôtel des Fermes.* M. Olivier donnera tous les jours, à huit heures, une représentation. Il doublera de zèle pour mériter les suffrages du public.

*Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre,* rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, cimetière-Gaillon. Spectacle aujourd'hui. M. Pierre continue les pièces nouvelles annoncées par les affiches. Ce spectacle ingénieux continue toujours d'obtenir les suffrages du public.